



Les Anglais au front de Gallipoli.

Ce calvaire d'un roi, dramatique et invraisemblable comme une légende, dura sept jours. On franchit des montagnes et on descendit dans des vallées ; les soldats de la garde traversèrent en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture les sauvages cours d'eau des montagnes et transporterent le roi sur leurs épaules.

Et enfin, le 29 novembre, on arriva à Scutari. »

L'armée serbe se dirigea vers la mer, où les amis, les alliés devaient apporter des vivres. Déjà la famine commençait à se faire sentir. On mangeait la viande de chevaux et de bœufs qui avaient succombé au cours de la retraite et dont les corps jalonnaient la route. On vit des infortunés ronger des os.

Ainsi on traversa Prizrend, célèbre par sa citadelle, qui contient les derniers vestiges du château-fort, bâti en 1200 par le tsar Douchan. Là, on apprit que la route de Monastir avait déjà été coupée par les Bulgares, qui étaient entrés à Prilep. L'ennemi avançait également vers le Monténégro et c'est ainsi que l'on dut se diriger vers les montagnes abruptes et sauvages de l'Albanie, en suivant des routes qui ressemblaient à des marais. Un grand nombre de réfugiés qui avaient pris place sur des chars à bœufs, durent abattre les animaux pour avoir de quoi manger. Des vieillards et des enfants succombèrent.

Par endroits s'élevait un « han », sorte d'habitation en plâtras comprenant une grange, une écurie et un grenier, mais qu'était une seule bâtisse de l'espèce pour ces longues caravanes ?

Le soir on allumait des feux autour desquels on se tenait accroupis. Et sans cesse affluaient de nouveaux contingents, harcelés par l'ennemi.

L'hiver arriva, l'hiver rigoureux et impitoyable. Chaque matin on trouvait des infortunés morts de froid. Finalement on arriva à Scutari, la capitale de l'Albanie, qui était tellement bondée que la moindre place était occupée et qu'un grand nombre de soldats durent camper en pleine rue.

Partout gisaient des chevaux et des bœufs morts ; on attachait des cordes aux pattes des cadavres qu'on faisait enlever par des bêtes de trait.

Mais des femmes et des enfants et même des hommes mouraient en plein air. La pluie se mit alors à tomber, l'eau tomba à torrents et on enfonça dans la boue jusqu'aux chevilles.

La guerre n'épargna pas même ces infortunés au milieu de leur atroce misère ; des aviateurs autrichiens vinrent jeter des bombes sur leurs groupes lamentables.

L'armée dut se rendre à Saint-Jean de Medua, sur la côte adriatique.

Les soldats exténués et couverts de haillons reprirent leur route. La perspective d'avoir un abri et de la nourriture leur donna un nouveau courage. Là les attendaient des navires de l'Entente qui les conduisirent à Corfou, où les troupes devaient se refaire.

Ce fut pour la Serbie un effroyable calvaire, mais on conserva l'espoir qu'après cette rude épreuve l'on pourrait de nouveau libérer le malheureux pays.

Stepanovitch avait couvert la retraite et même repoussé l'ennemi du 18 au 21 novembre.

Les Bulgares le poursuivirent ensuite jusqu'à Elbesan, au cœur de l'Albanie.

Le 29 novembre Théodorov et ses Bulgares firent leur entrée à Prizrend.

A la fin de décembre les Centraux étaient complètement maîtres de la Serbie, et, au début de 1916 du Monténégro.

Tels sont les événements dont les Balkans furent le théâtre en 1915 (1).

L'année se termina par le torpillage dans la Méditerranée du paquebot anglais « Persia », à bord duquel se trouvaient 700 personnes (marins et passagers), dont 350

(1). Partiellement inspiré du remarquable ouvrage « Les campagnes de 1915 », par le général Malleterre.



Victor Emmanuel, Roi d'Italie.

perdirent la vie, notamment un grand nombre de femmes et d'enfants.

## VERDUN

Au commencement de l'année 1915 le monde entier avait les regards fixés sur Verdun.

Verdun est une des villes les plus anciennes de France. Nous passerons sous silence les événements qui s'y déroulèrent dans les premiers siècles de l'histoire. Par sa situation elle ne devait pas tarder à être convertie en forteresse.

En 1792 les Prussiens assiégèrent également Verdun, Une partie de la population obligea le comité de défense à capituler. Le commandant Beaurepaire refusa. D'après les uns il se suicida, d'après les autres il fut assassiné à l'hôtel de ville. Quelques femmes se rendirent au Camp-de-Bras pour offrir des présents à l'ennemi.

Lorsque les républicains réoccupèrent la ville, quelques-unes de ces femmes furent guillotonnées.

En 1870 Verdun se défendit plus longtemps, bien qu'elle n'eût qu'une faible garnison. Celle-ci fut renforcée par 2400 soldats échappés de Sedan. Les Allemands investirent complètement la forteresse.

En 1914-1918 il n'y eut rien de nouveau sous le soleil, car en 1870 comme alors, les Prussiens obligèrent les habitants des environs de construire des ouvrages militaires.

Le 8 novembre 1870 Verdun se rendit avec tous les honneurs de la guerre. La ville haute et la citadelle avaient été très éprouvées par le bombardement.

En 1914, Verdun fut couvert par l'armée de Sarrail et constitua le pivot de la manœuvre des troupes de Joffre à la bataille de la Marne.

Après cette bataille le kronprinz essaya d'assiéger la place. Il fut contenu sur la ligne Vauquois, Malancourt, Brabant, Bois des Caures, Ornes, Fromezey, Henneumont, Combres, Lamorville, Spada, Chauvencourt, po-

sition qui fut maintenue presque sans changement jusqu'en février 1916.

Marcel Salzer, qui faisait des conférences au front allemand, décrit quelque part le voyage qu'il entreprit pour se rendre auprès de l'armée du kronprinz.

Il partit de Mayence, y monta à 8 heures dans le « Berliner D. Zug » qui devait l'amener au quartier général du kronprinz.

« La bonté pleine de sollicitude de l'héritier du trône allemand pour ses soldats m'avait accordé le grand bonheur de réconforter par mes conférences, les loyaux et vaillants soldats de la cinquième armée, dans les hôpitaux, et au front, et de leur transmettre le salut affectueux du « heimat ». Ce préambule du « herr professor » respire encore tout le respect et l'espèce de culte dont on entourait le fils peu sympathique du kaiser, guère plus sympathique; Hohenzollern, qui croyaient encore que leur peuple était créé pour eux.

A la gare se pressait une multitude de « feldgrau », mais l'affluence était encore plus grande dans le train, dont les couloirs mêmes étaient bondés. Et il sembla que le « herr professor » allait devoir rester debout dans le couloir pendant toute la durée du trajet. Mais deux officiers, qui l'avaient entendu naguère et qui l'avaient reconnu, eurent l'amabilité de lui procurer une petite place dans un compartiment, qui en réalité était réservé exclusivement aux messagers impériaux.

Le soleil souriait à travers la fenêtre et une assurance mâle et forte était répandue sur les faces des soldats. Il en était toujours de même à cette époque pour les Allemands.

Dans le wagon-restaurant le professeur reçut une petite place à côté d'un des officiers, qui l'avait aidé et qui était devenu messager impérial. Son compagnon surveillait les valises avec un browning chargé et un poignard à portée de la main.

Les deux courriers avaient en effet une grave responsabilité. Cependant le repas fut très appétissant.

C'est qu'ils ne connaissaient pas les dangers du front, ni l'horrible misère où ce train menait de nouveau des centaines de soldats.

Le menu était bon : poisson, viande rôtie et pudding, et du pain de guerre mangeable. Et ce qui réjouit spécialement le professeur, ce fut l'avis affiché dans le



Le général Cadorna, généralissime de l'armée italienne.



Le Roi Ferdinand de Roumanie.

wagon, disant que l'on pouvait fumer après avoir dépassé Metz. Et cela « im Speizewagen ». Songez donc ! Oui, « Krieg ist Krieg » et après Metz on entre dans le pays ennemi, le « feindesland » et là, on n'en est pas à un peu de fumée près.

Cette réflexion ne donne qu'une piètre idée des sentiments du conférencier. Après Metz se rencontraient aussi des milliers de tombes ! Après Metz... signifiait alors pour lui... « bei Châlons... vor Paris ! »

Deux gros messieurs armés, qui ne semblaient pas disposés à le laisser se moquer d'eux et qui ne le connaissent pas, lui demandèrent son passeport.

« Groszartig » (fièrement) le professeur remit la pièce. Quoi d'étonnant ? Il était conçu en ces termes :

« Geleitschein

» Sur le désir exprès de Son Altesse impériale et royale, le kronprinz, le professeur Marcel Salzer se rend à Stenay. Durée illimitée. »

Et, naturellement, les officiers sourirent et saluèrent.

Puis le futur hôte du kronprinz entendit les premiers grondements du canon.

Les premiers villages détruits apparurent, notamment Audun-le-Romain. Il en avait vu de pareils en Prusse Orientale. Mais ici en France les ruines ne pouvaient lui causer une émotion aussi forte. Les Français, en effet, avaient voulu attaquer les Allemands à l'improviste. A ce moment le professeur pouvait encore tranquillement reproduire de pareils mensonges. Et il fait un jeu de mots : « Pauvre pays déclassé, delcassé ! »

Le « herr professor » descendit à Montmédy, où un auto devait le conduire à Stenay. Le voyageur vit avec satisfaction que la gare de Montmédy produisait déjà une impression nettement allemande. Des chefs et des fonctionnaires s'y promenaient paisiblement.

Et puis il accorda un regard aux prisonniers français occupés sur les bastions. Une demi-heure plus tard, Salzer arrivait au grand quartier général. Aussitôt il rendit visite au château du kronprinz, où le maréchal de la cour par interim et le chambellan, le capitaine von Behr, le reçurent.

Puis il visita la petite ville. Imaginez le plaisir qu'il en éprouva : toutes les rues avaient de belles plaques neuves portant des noms allemands. Il y avait une kronprinzstrasse, une Wilhelmstrasse, une Krausestrasse, du nom d'un capitaine, ancien juge à Dusseldorf,

mais qui papillonnait à présent parmi les nombreux laquais dorés autour de Son Altesse. Il régnait un ordre allemand.

Le professeur passa la soirée dans une grande maison aristocratique, convertie en casino pour les officiers, et située au centre d'un parc.

Des journaux allemands étaient étalés sur la table, dans le fumoir. Aux murs étaient accrochés des tableaux, dont l'un représentait une bataille et qui était revêtu de cette inscription : « La force véritable c'est la victoire ».

Et les Allemands croyaient posséder alors cette force réelle, c'est-à-dire la victoire... déjà.

Des soldats allemands donnaient aux civils dans les rues l'exemple de la propreté allemande, ajoute le professeur. Nos populations belges n'ont guère contemplé de spécimens de cette propreté. Mais tout ce que faisait un soldat allemand à cette époque, excitait l'enthousiasme des Allemands. Aussi le voyageur raconte non sans admiration que des soldats avaient transformé un tonneau à pétrole en char d'arrosage. Et lorsqu'il vit marcher de jeunes galopins et qu'il les entendit pousser des hurrahs, il conclut de ce phénomène à l'influence pénétrante de l'Allemagne. La cour d'une école avait été réquisitionnée pour la conférence. Il devait également prendre la parole à Inor, Ecurey, Buzancy, Grandprey, Termes, Saint-Jean-Marville, etc.

Les militaires avaient tout réglé en vue de cet événement. Ils avaient désigné les locaux, déterminé jusqu'aux dimensions de l'estrade, la présence d'une chaise, d'une bouteille d'eau minérale. Le professeur, naturellement, trouva tout cela « wunderfull ».

Le soir l'auditoire était là : de hauts dignitaires de l'armée, des généraux, des officiers, des médecins, des infirmières et des soldats.

Quelques minutes après neuf heures on entendit tentir le cri du poste de garde. Chacun se lève, s'efforce figé comme une statue, et une voix d'homme inévitablement claire et fraîche lance le salut.

« Bonsoir, Altesse impériale ! »

Le kronprinz entre dans la salle avec sa suite et se rend avec un gracieux sourire à sa place, au premier rang de l'assistance.

Puis le professeur prend sa place... devant ce front, dit-il. Non, ce n'était pas celui, de Verdun, il en était, au contraire, très éloigné.

Le conférencier commença par une chanson, où l'on prétendait que l'Allemagne désirait la paix et que les



Le Tsar Ferdinand de Bulgarie.



Gabriele d'Annunzio.

ennemis la regardaient avec envie. Et la poésie se terminait dans un cliquetis de sabre. Et le reste fut à l'avant. A la fin le professeur reçut une poignée de main et une petite phrase mielleuse du kronprinz. Tout le monde reprit son attitude immobile et le fils de Guillaume s'avança au milieu de la salle en leur souhaitant :

« Bonne nuit, camarades ! »

Et des centaines de solides gosiers lancèrent comme un seul homme :

« Bonne nuit, Altesse impériale ! ».

Krause appela le professeur — qui rapporte la chose lui-même — « le vainqueur de Stenay ».

Le professeur raconte alors la suite de son voyage. C'était dimanche. Les cloches des églises françaises sonnaient pour annoncer un service religieux allemand. De nouveau Salzer vit des prisonniers français au travail sous la surveillance de soldats allemands.

Il visita à Montmédy plusieurs baraquements de malades, dont certains remontaient à la guerre de 1870-1871 et qui avaient été construits alors par des pionniers allemands. Et le professeur se s'écrier, naturellement :

« Le travail des pionniers allemands est résistant ! »

Il avait entendu dire aussi que sous peu le kaiser devait traverser en auto un pont de bois, qui ne paraissait pas assez solide à son escorte. Mais le kaiser déclara :

« Ce que mes soldats font tient bon ! »

Toujours, cette même exaltation de son propre pays ! Plus tard le conférencier fut invité à la table du kronprinz. Et il termine son petit livre en glorifiant l'homme qui d'après lui regardait l'avenir en dominateur. Mais ni le kronprinz ni le professeur n'auront jamais cru que cet avenir mènerait au petit village de Wieringen.

Nous donnons ce bref résumé pour montrer l'esprit d'orgueil et de présomption qui régnait dans ce grand quartier général.

Mais jusqu'à la fin de 1915 on ne fit pas grand-chose. En février 1915 la ville de Verdun fut bombardée par des aviateurs et les forts de Douaumont et de Vaux reçurent des obus de 42 cm.

Le 6 avril les Français enlevèrent la crête des Eparges, après une lutte acharnée.

Les contre-attaques du Ve corps d'armée échouèrent. Puis il y eut une période de repos qui aura jusqu'au 25 novembre.

Des livres comme ceux du «herr professor» ne nous apprennent rien sur la façon dont les Allemands faisaient régner la terreur dans cette partie de la France occupée, le long de la Meuse.

On y vit, entre autres, des prisonniers russes, qui étaient forcés de travailler aux ouvrages de défense.

En janvier 1916, les premiers arrivèrent à Sedan. C'était un triste cortège d'épaves humaines, de malheureux couverts de haillons et dont le visage portait les stigmates des misères endurées. Il y avait même de pauvres blessés en voie de guérison dont la tête ou les bras étaient encore entourés de pansements.

Dans la rue de Nassau ils croisèrent une femme qui portait un pain. Tous jetèrent sur la nourriture des regards avides. La dame s'en aperçut et voulut leur donner le pain. Déjà un prisonnier étendait les mains pour le prendre, lorsqu'un sous-officier s'élança et repoussa le malheureux dans le rang avec des coups et des injures.

Puis on vit aussi des Italiens et des Roumains, autant de modernes esclaves, au service du militarisme allemand.

Malheur à qui tentait de leur offrir le moindre secours ! Un commerçant, qui voulait leur offrir un peu de tabac, fut puni d'une amende de 50 marks. Une pauvre femme qui leur avait donné une bouchée de pain, fut condamnée à trois jours de prison. Et ainsi de suite.

Une affiche défendit sous des peines sévères d'entrer en relations avec les prisonniers.

Nous verrons plus tard qu'un grand nombre de civils belges furent conduits à Sedan, qui fut pour eux un véritable enfer.

Le système de terrorisation était également en honneur ici et les Allemands s'en servirent largement. Le cas Busson, à Sedan, en est un exemple frappant.

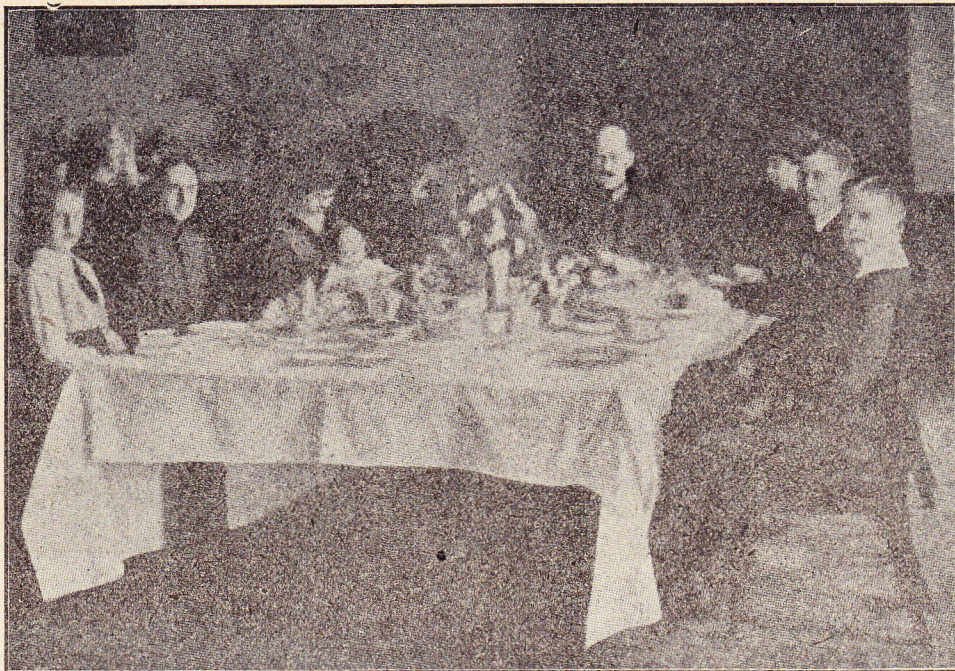
M. Louis Busson, ingénieur, était directeur de l'usine à gaz. Il fut arrêté. On savait qu'il était en possession de nombreux témoignages relatifs aux atrocités allemandes.

Et bientôt une affiche placardée sur tous les murs de la ville annonça que Louis Busson avait été condamné à mort pour avoir tenté d'envoyer au moyen d'un pigeon-voyageur une lettre à sa femme qui habitait Paris. Le corps fut enterré secrètement. Outre deux membres du conseil municipal personne ne put accompagner la dépouille mortelle à sa dernière demeure et l'autorité interdit même pendant plusieurs jours l'accès au cimetière. Une autre proclamation annonça que les infractions seraient sévèrement punies.

La prison était constamment bondée. Dès la pointe du jour les prisonniers étaient extraits de leurs cellules et amenés à leur travail sous la conduite de soldats. Ainsi on put voir des ecclésiastiques, des notaires, des



Venizelos.



Le Roi Constantin de Grèce et sa famille.

bourgeois de tout rang et de toute condition, de grandes dames et des femmes du peuple balayer les rues, travailler aux champs, etc.

Des enfants de Sedan étaient en train de jouer à la guerre. Un officier allemand vint à passer, et s'intéressa au jeu. Il y avait des Français et des Anglais.

— Et les Allemands, où sont-ils? demanda l'officier.

— Les Allemands, répondit l'enfant naïvement, il n'y en a plus, monsieur, nous les avons tous capotés (tués).

Le lendemain matin une proclamation fut affichée pour défendre aux enfants de jouer au soldat!

Il était également défendu de jouer au cerf-volant, car on aurait pu user de ce moyen pour se livrer à l'espionnage.

Des parents, dont les enfants portaient une casquette en papier affectant la forme du shako français, furent condamnés à des peines d'amende.

Les fabriques furent pillées de fond en comble. Pour s'emparer d'un peu de cuivre et de bronze, l'ennemi détruisit à Sedan des machines d'une valeur de plusieurs milliers de francs. Des réverbères, des rails et tes câbles des tramways électriques, tout venait à point. On saisit les meubles qui furent transportés à la gare, d'où ils disparurent dans une direction inconnue.

Des officiers occupèrent les plus belles maisons, après en avoir expulsé les habitants.

Les forêts furent impitoyablement abattues. On expédia les arbres en Allemagne.

Mais cela suffit à montrer de quelle façon les Allemands faisaient sentir qu'ils étaient les maîtres.

Ils allaient s'efforcer d'étendre encore leur autorité sur la région.

L'été de 1915 se passa assez tranquillement sur le front de Verdun ainsi que nous l'avons vu.

Mais le 25 novembre l'ennemi déclancha une offensive au nord ouest de la ville, sur le front Béthincourt-Forges, en faisant usage de gaz asphyxiants, mais il ne put approcher des lignes françaises. Des tentatives analogues entreprises le 12 janvier 1916 à Forges et le 12 février dans le bois des Caures n'eurent pas plus de succès.

Mais le 21 février commença une bataille qui devait être extrêmement longue et sanglante, une offensive sur laquelle l'Allemagne avait fondé tous ses espoirs et en vue de laquelle elle avait concentré toutes ses forces. On n'était encore qu'au début de l'année, mais les Al-

lemands voulaient à tout prix devancer les Alliés, dont les effectifs et le matériel augmentaient rapidement.

D'autre part le peuple allemand, depuis longtemps ébranlé dans son optimisme et qui commençait à ressentir toutes sortes de privations, avait besoin d'une victoire pour se remonter le moral; cette victoire ne manquerait pas, du reste, d'exercer une heureuse influence sur certaines nations balkaniques, notamment sur la Grèce.

Les Allemands avaient concentré 7 corps d'armée et 3.000 canons de tout calibre sur le front de Verdun, tandis qu'ils disposaient de 14 voies qui leur permettaient de porter promptement leurs troupes en avant.

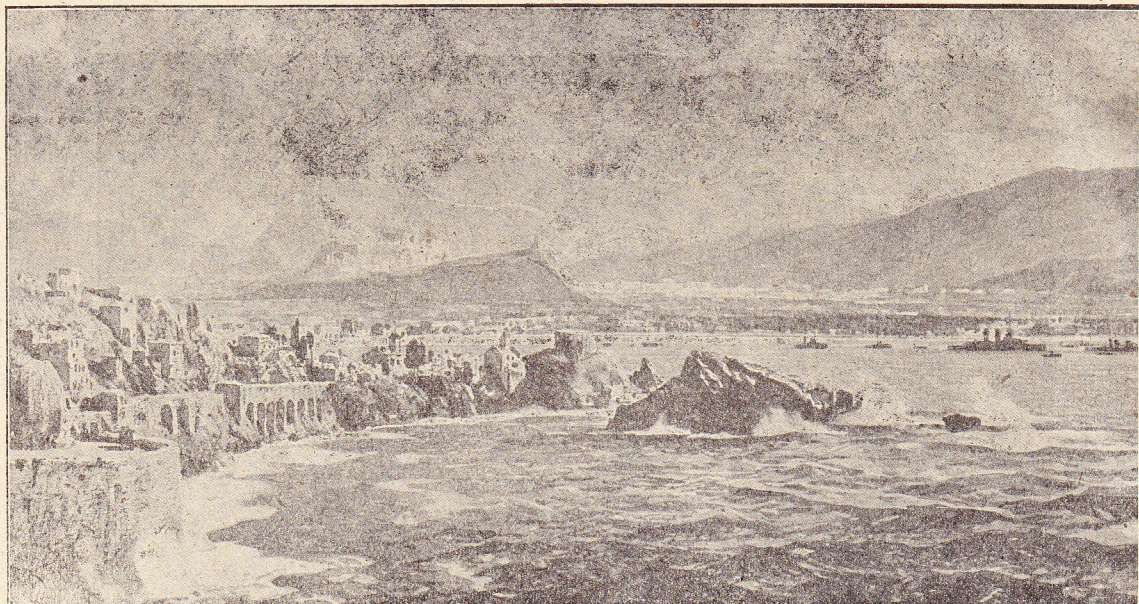
Quel était leur but?

Verdun, à la suite de l'occupation de Saint-Mihiel par les Allemands, n'était plus relié avec la France que par une seule voie ferrée, la ligne de Saint-Menehould-Châlons. D'après le plan de l'état-major allemand, cette ligne devait être coupée. Après quoi on entreprendrait l'offensive principale entre Bras et Douaumont, c'est-à-dire au nord de la ville, afin de marcher sur Verdun même.

Verdun exerçait sur les Allemands un prestige extraordinaire et ils étaient convaincus que sa chute aurait au moins pour résultat de forcer la France à signer une paix séparée. Guillaume II l'appelait «la principale forteresse ennemie», et le kronprinz, qui devait recueillir la gloire des succès éventuels, haranguant lui-même ses troupes, leur avait dit : «Mes amis, il nous faut prendre Verdun. Il faut qu'à la fin de février, tout soit terminé, l'empereur alors viendra passer une «Festparade» sur la place d'armes de Verdun et la paix sera signée.»

Il s'en fallut de beaucoup que ce programme simpliste se réalisât, mais les Français, comme nous l'allons voir, durent déployer des prodiges d'héroïsme.

Le 21 février 1916, à 7 h. 15 du matin, la bataille de Verdun commença par un formidable «drommelfeuer» sur tout le front est et un bombardement systématique de la ville. Les derniers habitants furent évacués le 25 février par l'autorité militaire. Au cours des bombardements antérieurs des civils avaient souvent cherché un abri dans les solides casemates de la citadelle. Ces casemates étaient très résistantes et à l'épreuve des lourds projectiles. Certaines d'entre elles avaient été aménagées en chambres pour les soldats; on y trouvait une coopérative, même une salle de fêtes.



Vue d'Athènes.

Nous donnerons d'abord un aperçu général de la bataille qui marque un des points culminants de la guerre mondiale.

Le 21 février, le bombardement fut si épouvantable que les travaux de défense au nord de la forteresse furent quasi complètement pulvérisés.

«Les observateurs par avions, qui avaient pour mission de repérer les batteries allemandes, lit-on dans un rapport semi-officiel, durent renoncer à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils voyaient en action. «On ne peut les repérer toutes, déclarèrent-ils, c'est un feu d'artifice.» Les bois paraissent souffler de la flamme sans interruption.»

A 16 h. 45, une attaque de l'infanterie se déclina depuis le bois d'Hautmont jusqu'à Ornes.

La 51e et la 72e divisions résistèrent au premier choc. Le bois d'Hautmont fut perdu, mais le bois des Caures resta aux mains des Français. La lutte fut extrêmement violente et il y eut d'effroyables corps-à-corps. Au bout de la première journée, une multitude de morts et de blessés jonchaient le champ de bataille.

Le 22, le bombardement fut encore plus intense dans le bois des Caures où le colonel Driant avec deux bataillons de chasseurs résista jusqu'à la mort.

Le 23, l'ennemi s'empara de Brabant, où le 351e se défendit à outrance pour se replier enfin vers le village de Samogneux qui était en flammes.

La lutte s'y poursuivit pendant la nuit. De tous côtés le ciel rougeoyait aux lueurs des brasiers, les canons hurlaient tandis que les attaques et les contre-attaques se suivaient.

Dans les ruines de Samogneux on se battit à la baïonnette, à coups de crosse, avec des pelles et des poignards. La cote 344 fut également le théâtre d'une lutte sanglante. Les Français cédèrent enfin et les Allemands occupèrent Beaumont, Samogneux et la colline en poussant des cris de victoire.

Puis les Français furent rejetés du bois des Fosses et du bois de Chaume ainsi que du village d'Ornes.

Les troupes assaillantes avaient été renforcées par de nouveaux contingents et étaient pleines d'enthousiasme à la suite de leurs premiers succès.

Ce jour-là le commandement en chef passa des mains du général de Castelnau dans celles du général Pétain, qui reçut aussi des renforts. La situation était critique.

Le 25, l'ennemi prit le bois de Vauche et le fort de Douaumont.

Douaumont était un fort moderne, qui dominait toute la région. Il avait déjà été bombardé en novembre 1914 et en mars 1915, mais sans encourir de grands dégâts.

Les Allemands s'en emparèrent par surprise. Un détachement de soldats du 24e régiment brandebourgeois, revêtus d'uniformes français, réussit à l'aborder; la garnison fut tuée, capturée ou mise en fuite. Il s'en fallut de peu que les Allemands ne cernassent aussi le village situé à 500 mètres à l'est du fort. La 31e brigade y opposa une furieuse résistance et l'ennemi ne put pousser plus loin.

Le 26, la 153e division d'infanterie entreprit quatre violentes contre-attaques et ramena le front jusqu'au-delà du fort, où les Brandebourgeois furent encerclés de trois côtés, mais où ils parvinrent cependant à se maintenir.

La lutte autour de Douaumont dura du 26 au 29 février. Des positions passèrent de mains en mains jusqu'à quatre ou cinq fois par jour. On disputait chaque pouce de terrain avec une véritable rage. Les cadavres s'amoncelaient, ainsi que les blessés, dont les cris de douleur se fondaient parmi les bruits du canon et le crépitement des mitrailleuses.

Le 2 mars des centaines de pièces semblaient cracher leur mitraille sur le village, éventrant les maisons dont les murs s'écroulèrent avec fracas. La fumée et la poussière mêlés aux vapeurs asphyxiantes emplissaient l'air. Les routes conduisant au village paraissaient de véritables brasiers. Le bataillon qui tenait le village était dans une position effroyable. Un grand nombre d'hommes succombèrent sous les ruines des maisons écroulées, car ce jour-là Douaumont fut pour ainsi dire broyé.

Le bataillon finit par être isolé, le feu de barrage de l'ennemi empêchant d'y envoyer des renforts. Jamais on n'avait vu un bombardement aussi effroyable.

A 13 h. 15, les Allemands crurent pouvoir enlever le village.

Les survivants du bataillon héroïque s'apprêtèrent à la résistance.

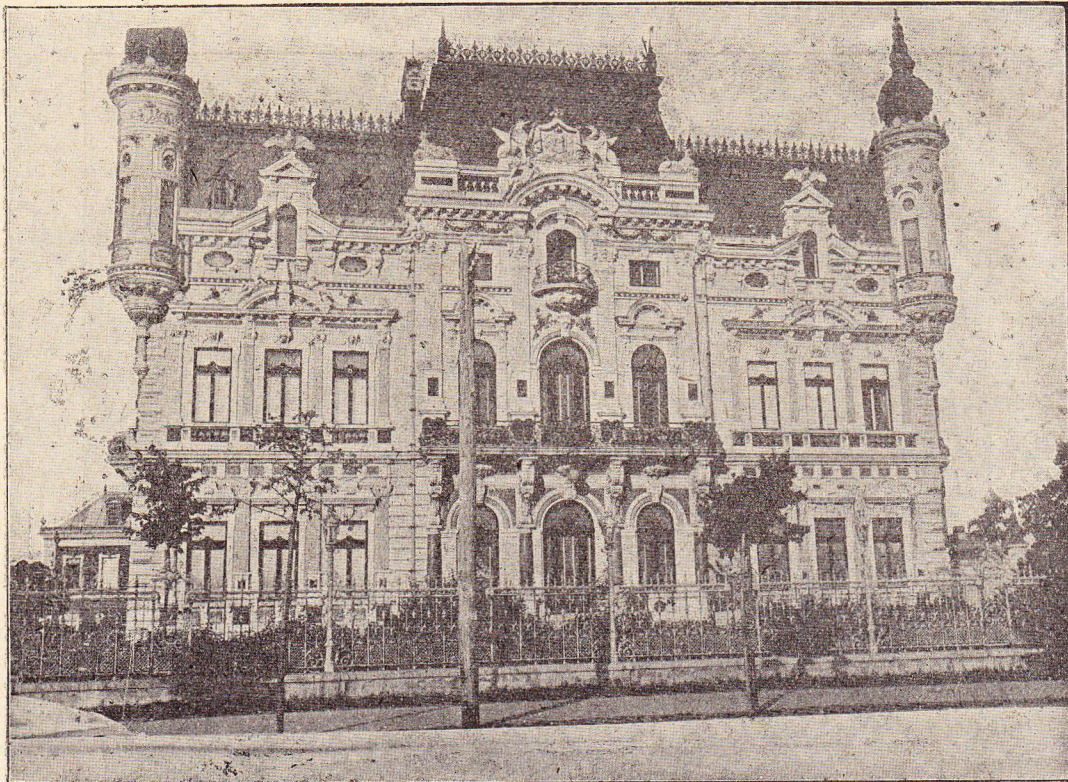
«C'est du renfort!» crièrent certains d'entre eux, en apercevant des casques français.

«Ce sont des Allemands!» firent observer d'autres soldats.

«Non, ce sont des Français.»

En y regardant de plus près, on découvrit la ruse perfide. Les assaillants étaient des Allemands coiffés de casques français.

Les défenseurs se sentirent pris d'une fureur aveugle. Toute hésitation avait désormais disparu. Ils se jetèrent sur leurs mitrailleuses et bientôt une grêle de plomb abattit des rangs entiers d'ennemis. Les survivants, sourds à la voix de leurs chefs, à leurs menaces et à leurs jurons, firent demi-tour et regagnèrent leurs retranchements.



Ministère des affaires étrangères à Bucarest.

L'artillerie intervint à nouveau et une avalanche de projectiles s'abattit sur Douaumont.

Le bataillon était complètement épuisé. Des flammes l'environnaient et parmi d'épaisses colonnes de fumée des moellons, des ferrailles tordues, des poutres, du plâtre et des pierres volaient en tous sens, en même temps que des éclats d'obus et des balles de shrapnells. Le nombre des morts et des blessés s'accrut encore.

Puis une accalmie se produisit et les assaillants arrivèrent en rangs serrés et occupèrent le village débordé de toutes parts. Une compagnie se défendit jusqu'au dernier homme.

Un petit groupe s'arrêta à 50 mètres du village, d'où l'ennemi ne put déboucher.

Mais les Français ne voulaient pas encore considérer la perte de Douaumont comme définitive.

Le 3 mars, deux bataillons du 172<sup>e</sup> et un autre du 174<sup>e</sup> enlevèrent le village à la baïonnette. Les Allemands tentèrent de le reprendre pendant la nuit. Le feu meurtrier des Français leur causa des pertes considérables. Mais le kronprinz n'épargnait plus ceux qu'il décorait si bénévolement du nom de « camarades » le soir de la conférence du « herr professor ». Sans cesse de nouvelles troupes étaient jetées dans la fournaise; elles subirent des pertes énormes et laissèrent jusqu'à 800 cadavres devant une seule tranchée.

Ainsi se déroula la première phase de la bataille, qui fut d'ailleurs la plus courte de toutes celles qui devaient caractériser cette lutte impitoyable.

Aux 6 divisions qui occupaient ce secteur depuis la bataille de la Marne, les Allemands en avaient ajouté 9 pour cette première offensive. Et c'étaient tous des régiments bien équipés et bien instruits. Et derrière eux d'autres étaient maintenus en réserve.

La première tentative pour atteindre promptement Verdun avait donc échoué. Pétain avait dit : « On les aura ! » et on les avait eus. Les deux antagonistes, épuisés par l'effort, s'arrêtèrent un peu pour reprendre haleine.

Nous avons décrit dans leurs grandes lignes les événements de cette première période; ils sont marqués par les noms d'Hautmont, du bois des Caures, de Samogneux, Beaumont, Ornes, Douaumont.

L'ennemi avait fait des progrès et il ne manqua pas de proclamer ses succès à travers le monde. Il faut reconnaître que ces nouvelles causèrent partout dans les milieux de l'Entente une inquiétude marquée. L'offensive, en effet, était arrivée à l'improviste.

Reproduisons maintenant quelques scènes de cette première phase, qui fut la plus tragique.

On était au mois de février; il gelait et il neigeait par intermittence. Un vent assez fort soufflait de l'est. C'est par ce temps que se déchaîna la tempête la plus terrible et la plus meurtrière dont jamais la nature ait été le théâtre. Les blessés gémissaient en proie aux plus vives souffrances, étendus dans la neige et sur la terre glacée. Beaucoup succombèrent sans avoir reçu le moindre secours.

Le bombardement affola les soldats. Les tranchées s'effondrèrent; la terre s'ouvrit, ensevelissant les malheureux et les projectiles continuaient à s'abattre avec fracas. Des corps furent déchiquetés, de grandes mares de sang rougirent le tapis de neige. Des villages entiers étaient en feu.

Pierre-Alexis Muenier, qui transporta des blessés en auto, rapporte ce qui suit au sujet de ces journées tragiques : (1)

« Huit blessés : trois couchés et cinq assis. La voiture emplie, nous avons suivi une file de cinq autres autos, puis, lentement, à notre tour, nous sommes descendus vers le ravin d'Haudromont et la Meuse.

Le vent tombait. Le froid avait un peu fléchi, ou, plutôt, devenu moins cinglant, il était plus humide et engourdissait nos membres.

Sauf les retranchements aperçus au sommet de la côte du Poivre, je ne pus voir, en redescendant vers la Meuse, aucune trace de défense visible, pas un fil de fer, pas une tranchée, pas le plus petit ouvrage.

Au seuil de Bras, un cimetière de soldats trop peuplé de croix, hélas! mais organisé, soigné, ratissé avec piété, donnait à comprendre la vie tranquille qu'avaient longtemps vécue ici, à huit kilomètres des lignes d'avant

(1) « L'angoisse de Verdun. »



Le Roi Pierre de Serbie.

l'attaque, les troupes au repos et les ambulances qui, sans doute, peuplaient le village.

Mais aujourd'hui, c'est bien la dévastation et l'enfer des premières lignes.

Combien lugubre, au petit jour terne de ce matin, le village de Bras que nous devions traverser à nouveau, l'entassement gris des maisons ruinées et fumantes se détachant sur la plaine inondée et sur les terres blanches où surgissaient, à chaque instant, les énormes fumées des obus!

Les roues des autos crissaient sur une terre littéralement labourée par les éclats, où, à chaque seconde, sans pouvoir l'éviter, nous butions durement dans un trou, heurtant des choses sans nom partout éparses : casques des morts tombés et relevés pendant la nuit, ceinturons, cartouchières, baïonnettes, sacs; et, surtout, masses vraiment hideuses, des cadavres de chevaux. Des cadavres non plus raidis et gonflés comme aux jours de la Marne, mais rapetissés, recroquevillés par le gel, leurs pauvres longs poils durcis et, par endroits, léchés par les flammes, grillés et couverts de suie noire.

Plus un soldat visible, plus une trace de vie au centre du village.

A notre gauche, le pâté de maisons enflammées cette nuit brûlait silencieusement et lugubrement dans l'air immobile. Un amas de poutres noircies, réduites à l'état de charbon, des tuiles brisées, des châssis de fenêtres s'entassaient aux bords de la route, mêlés à des poteaux télégraphiques arrachés et à de gros faisceaux de fils métalliques enchevêtrés.

Comme nous approchions de Verdun, il faisait plein jour.

Nous dominions la ville. Ici l'accalmie dans le tir durait encore. Elle me permit d'observer attentivement, avidement, la configuration et l'aspect de Verdun.

Mal dissimulée aux regards lointains et plongeants des aéronautes, mais invisible pour ceux qui suivent la route, cette ville de guerre est bâtie dans un trou enfoncé par des collines massives.

Resserrée en amont, élargie en aval, la vallée de la Meuse n'y arrive et n'en sort que par des méandres compliqués. Autour de Verdun, le fleuve est moins pressé, plus libre. Il y a de vastes prairies plates où son flot s'est aujourd'hui largement épandu. Terrible puissance de l'eau! Jamais je ne l'avais mesurée avec plus d'appréhension.

A côté des masses glauques de la Meuse qui s'écoulaient avec de grands remous, un immense lac s'étendait au Nord et à l'Ouest jusqu'à des limites imprécises

où la terre ferme couverte de neige se confondait avec les nappes d'eau que le gel avait déjà solidifiées.

Gelé aussi aux deux tiers, le canal tout proche de la route. Sous la croûte d'argent terni qui peu à peu l'enfermait, son eau profonde ne laissait plus voir que ça et là des taches vertes, un vert de fjord norvégien, à donner le frisson.

Au milieu de ces eaux déchaînées, Verdun se dressait, sombre masse de pierres qui dissimulait à demi une couronne de grands peupliers d'Italie et les glacis de noirs remparts. Vieille cité de guerre et de foi, pressée dans l'enceinte de ses murailles à la Vauban, autour d'une cathédrale et d'une citadelle, vouée toute sa vie au monotone labeur des garnisons, et, plusieurs fois, chaque siècle, à l'horreur des sièges.

Mais pour la première fois depuis que Verdun existe et reçoit des attaques, dès les premiers obus tombés sur la ville, on a renvoyé tous les habitants et retiré des remparts presque tous les soldats. Car les effets du 380, quoique les coups en soient espacés et limités, sont chose trop formidable pour qu'on y expose inutilement des créatures humaines.

Et c'est une singulière chose que cette place forte, objet d'une gigantesque attaque, et qui encore que restée jusqu'à ce jour à peu près intacte, montre une façade vide et muette et des rues abandonnées.

Sur les ponts, toutefois, il y a encore de l'animation. C'est qu'ils sont tous intacts, et Dieu merci! quoique l'ennemi les cherche de ses coups. Ici des aiguilleurs et des hommes d'équipe, une locomotive qui pousse des wagons d'une rive à l'autre du fleuve. Là, des fantassins en corvée traversent la Meuse à pas lourds, avec l'insouciance de gens habitués à tout.

Et, plus loin, sur la route, il y a des groupes d'ouvriers en cottes noires : toujours appliqués à boucher l'entonnoir de 380.

Que cet obus fût tombé à cinq mètres à droite, il eût rendu la route complètement impraticable pour cinq ou six heures au moins. Qu'un de ses pareils, que plusieurs de ces monstres de 850 kilogrammes s'abattent sur les ponts, le dommage serait pour longtemps irréparable. Et il n'y a encore à Verdun et en avant de Verdun ni passerelles, ni ponts de bateaux!..

Resserrée ici entre de hautes berges et de roides quais sombres, la Meuse glisse verte et luisante, à l'abri de ses hauts remparts, barrière qui suffisait jadis à préserver des attaques ces maisons accolées et comme entassées les unes sur les autres, sous la protection de la cathédrale qui domine tout.





Débarquement des Serbes à l'île de Corfou.

Cathédrale massive et arc-boutée elle-même comme une forteresse, avec un très haut chevet gothique et deux tours ajoutées au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le style de Saint-Sulpice.

Les fondations de cet édifice imposant, mais un peu froid, malgré les lignes élancées de sa nef, s'accrochent à une colline rocheuse dont les soubassements portent aussi, au Nord et à l'Ouest, la citadelle et ses immenses magasins souterrains, la citadelle qui protégeait naguère la ville et en constituait l'imprenable réduit.

Au premier plan, ouvrant son arche sur un pont que je n'avais pas encore distingué, une élégante poterne, flanquée de deux tours et joliment crénelée, donne accès au cœur de Verdun, et achève d'accuser le caractère historique de cette forte image d'une place d'autrefois qui, demain peut-être, ne sera plus qu'un amas de décombres fumants.

Nous retraversons le Faubourg-Pavé qui s'étend au pied des côtes Saint-Michel.

Ici, les effets de destruction sont déjà terribles. C'est une église neuve éventrée et dont le clocher, qui ne se rattache plus à sa base que par un lambeau de pierre, ne subsiste plus que par un miracle d'équilibre. C'est une caserne traversée de part en part. Partout des maisons crevées et bouleversées. L'une d'elles est aplatie comme par la pression d'une main formidable. Les étages supérieurs sont littéralement rentrés dans les intérieurs; et le tout menace de s'effondrer en pleine rue, avec une avalanche de meubles.

Qu'on veuille ici songer que ces obus, de 380 sont faits pour réduire en miettes les plus fortes coupoles de béton et pour traverser les plus solides cuirasses d'acier. D'où une impression d'irrésistible qui agit sur les plus fermes courages...

Huit heures! Enfin, après une interminable station, nous avons pu déposer nos blessés à la caserne Chevert, à plus d'une lieue à l'est de Verdun, à dix kilomètres à peine de Fromezey, qui marque le point extrême de nos lignes, face à Metz! Les obus à longue portée sont parfaitement capables de l'atteindre, cette caserne, et d'autant plus qu'elle est très exactement repérable et, sans

aucun doute, repérée. Située entre les forts de Moulainville et de Belrupt, elle constitue un objectif de choix.

Sans doute, Verdun est inhabitable et, ici, les locaux sont si vastes et d'un si faible accès! Longues files de bâtiments en pierre à un seul étage, desservis par de multiples chemins.

Qu'importe! j'eusse, pour ma part, bien préféré une installation moins vaste, mais située sur la rive gauche de la Meuse. Peut-être le Service de santé est-il de cet avis? Car les ambulances m'ont paru bien en l'air et campées tout provisoirement. Et les majors n'y prenaient pas racine. Mais, dans le service, quelles lenteurs! Comme toujours on avait l'impression que le nombre des blessés dépassait infiniment toutes les prévisions, excédait toutes les disponibilités, malgré tant d'expériences douloureuses.

Le vent d'Est s'était remis à souffler plus violent et plus hostile que jamais.

Autour de Verdun et sur la rive gauche de la Meuse, le nombre des camions automobiles en marche dépasse tout ce qu'on pouvait imaginer. Une file monte, une file descend. Aucune solution de continuité. Mais combien d'encombres et d'a-coups! Il n'est que de suivre ces files, au pas... Des zouaves, des tirailleurs arrivent, par milliers et milliers. Des réfugiés s'enfuient comme ils peuvent, par les sentiers, à travers champs, n'importe où. Il y a des femmes et des enfants harassés dans les fossés pleins de neige.

Sur la rive droite, le tumulte qui règne sur les routes est, paraît-il, plus grand encore. Ici, les troupes à pied, les caissons, les chevaux, les charrettes rendent la circulation à peu près impossible.

«C'est la pagaille, prétend un camarade. Et cela sent le désarroi, Je viens de rencontrer le ...e d'artillerie lourde. Les hommes et les chevaux revenaient avec leurs avant-trains, sans pièces. Ils ont dû, paraît-il, les laisser toutes sur le terrain, devant Douaumont. Couverts de neige et de boue, plus d'un blessé, la tête et les mains enveloppés de linges sanglants, leur masque à gaz asphyxiants attaché encore sous le menton et pendant.



Monténégrins livrant leurs armes.

souillé de bave! ils n'étaient pas beaux à voir, et quel air farouche!

Berger a eu la même impression, malheureusement. Il a rencontré, lui aussi, ces artilleurs démunis de pièces. Et aussi des mitrailleurs avec leurs bâts vides ou ne portant plus que des bandes à cartouches. Et des fantassins par petits paquets, par groupes épars, voire isolés, qui revenaient du feu avec un air d'insouciance ou, plutôt, inconscience, et s'en allaient sans trop savoir où, dépourvus de contrôle.

«On sent, me dit-il à mi-voix, qu'il faudrait un rien, un coup un peu plus dur pour que tout craque. Il est grand temps qu'arrivent des renforts. Car, là-haut, le bombardement redouble. Et maintenant, notre artillerie répond à peine — un coup par-ci par-là — ou ne répond plus du tout. La rumeur dit qu'entre Brabant-sur-Meuse, Haumont, Ornes et les positions actuelles, d'ailleurs inconnues, nous avons dû abandonner pas mal d'artillerie, pièces intactes et pièces détruites, du 75 en majorité, et aussi des calibres lourds. Les artilleurs n'ont pas toujours eu le temps de déclaveter ou de briser leurs canons».

Et les prisonniers? Tout le monde s'accorde à déclarer que leur nombre est grand. Des unités entières, bataillons ou régiments, auraient disparu, notamment des troupes territoriales et les deux bataillons de chasseurs du commandant Driant.

La conduite de ces bataillons fut, assure-t-on, héroïque. Autour de leur chef et à son appel, ils avaient juré de se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Mais un énorme flot d'infanterie les entoura. Quelques-uns s'échappèrent à la bajonnette. Presque tous, avec leur chef, furent pris ou massacrés. Tout le 30e corps, d'ailleurs, qui a supporté le premier choc, est considéré comme anéanti.

Et je sais qu'il faut tenir compte de l'habituel esprit d'exagération, accru encore en de telles circonstances. Mais il faut tenir compte aussi de l'expérience fournie par notre attaque de Champagne. Sur un front à peine supérieur et avec une avance peut-être moindre, elle nous livra, en un jour, plus de vingt mille Allemands, et cent quarante canons.»

Le 24, il fallut aller chercher d'autres blessés. L'auteur se rendit d'abord à la caserne Marceau, à Cheverf. Il n'en est éloigné que d'une lieue, mais combien d'heures faudra-t-il pour franchir cette distance?

«La nuit est très profonde et l'obscurité impénétrable en dehors du faisceau lumineux projeté par nos phares. Aveuglés, ahuris par ce bain de lumière blanche et par d'autres qui se croisent sans cesse, des artilleurs, des tringlots, des zouaves s'appliquant à se garer de leur mieux des masses de chevaux, de voitures et de caissons qui affluent sur la route de Verdun à Souville.

Et, à côté, dans l'ombre, tant sur la route même que sur les fossés durcis, en plein champ, le grouillement d'hommes, de bêtes et de véhicules s'étend comme une mer de larves souffrantes.

Impossible d'avancer plus loin. Il y a embouteillage. On attend ici dix minutes, vingt minutes ou davantage. Le moteur ronfle, exaspérant. Un cheval affolé se jette en travers du capot.

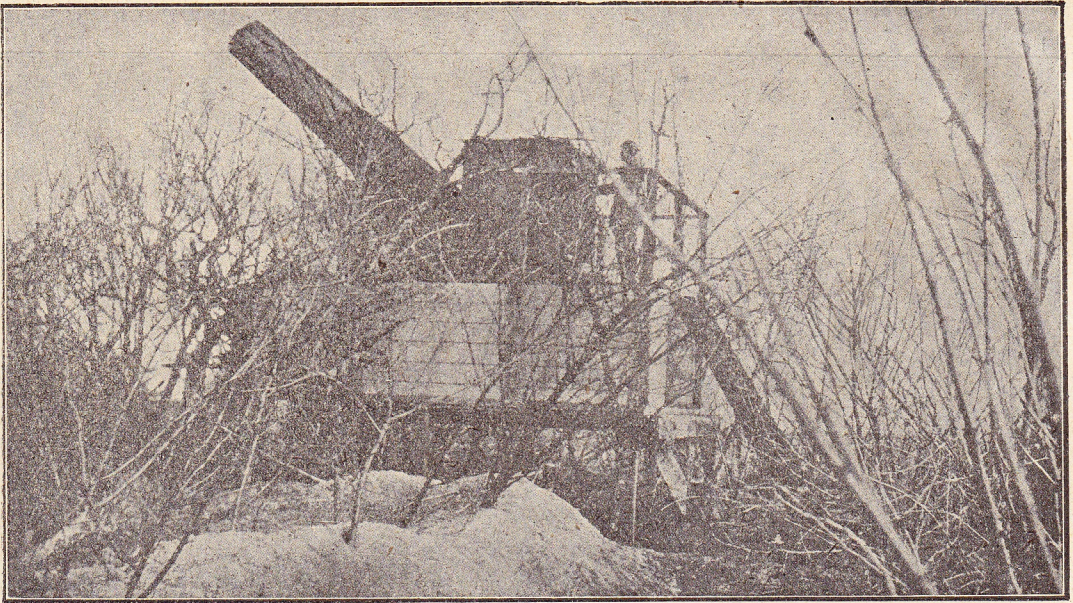
Et, derrière nous, à droite, là-haut, par des crêtes, des forts Saint-Michel et Belleville, les éclairs des éclatements s'épanouissent et s'éteignent avec une soudaineté brutale et rageuse.

Cependant là-bas, du fond de l'invisible entonnoir où s'épand la Meuse, une détonation terriblement profonde, grave et résonnante s'élève tout à coup, dominant toutes les autres : un 380 s'abat sur Verdun. Puis d'autres craquements, plus secs, sur la ville et dans la vallée.

Au bout d'un temps qu'on n'essaie même plus d'évaluer, le convoi qui nous précède grince et s'ébranle et le convoi qui arrive en sens inverse laisse une coulée libre. Quelques centaines de mètres à toute allure, puis un brusque coup de frein, et, nez à nez avec un camion grondant qui nous aveugle autant que nous l'aveuglons nous-mêmes, il faut reprendre place dans la file descendante et se glisser entre deux arabas de tirailleurs. Ainsi plusieurs fois jusqu'à la route de Verdun à Etain.

Mais, sur la grand-route, nous roulons sans trop d'entraves. Ici, nous doublons une interminable colonne de zouaves qui s'en vont au combat. Habillés tout de neuf, bien gardés du froid par leurs capotes moutarde, ils grimpent à une allure endiablée la côte du Cabaret-Rouge. La plupart de ces hommes ont déjà coiffé leurs casques couleur de terre. Mais beaucoup d'entre eux conservent encore et conserveront jusqu'au moment critique la traditionnelle chéchia.

A leurs postes de marche, capitaines et chefs de bataillon mènent le train, un bâton à la main ou, tout simplement, s'appuyant sur leur sabre.



Canon serbe camouflé.

Plus haut, sur la route stratégique de Souville à Belrupt qui, à travers bois, nous conduit à la caserne Chevert, une autre colonne de zouaves arrive, se dirigeant par Fleury et Douaumont, vers Louvemont. Ceux-ci vont plus vite encore; et je retrouve le grand pas allongé, le pas du «bled» de la 45e division traversant Paris en toute hâte, le 2 septembre 1914.

Et, comme le 2 septembre, ainsi qu'à chaque tournant critique de cette guerre, les troupes d'Algérie vont arriver sur le champ de bataille à l'heure où il n'y a plus de place que pour des héros!

Après les zouaves, ce sont des tirailleurs dont les files profondes émergent de la nuit obscure, brusquement éclairées par nos phares.

L'allure de ces hommes est si belle, si tranquille, et si sûr est leur élan que je voudrais écarter comme un cauchemar l'idée qui s'impose à mon esprit: «Encore quelques heures, deux ou trois à peine, et ils vont, à leur tour, entrer dans la fournaise!»

Reposées, complétées avec amour, ces compagnies vont s'effriter, se dissocier, perdre le meilleur de leur moelle et de leur sang. Orgueil de nos chefs, réservées pour leurs plus grands desseins, demain peut-être elles ne seront plus là, irrémédiablement décimées. Et ces braves gens qui, ce soir encore, ne manquent de rien et s'en vont, pleinement vigoureux, bien abrités par leurs chaudes capotes et leurs peaux de moutons, par les grands cache-nez qui protègent leurs cols frileux, quelles souffrances abominables, quels supplices vont-ils subir tout à l'heure, couchés dans la neige par un froid qui atteint dix degrés, sans espoir de manger ou de boire, plusieurs jours, le moindre aliment chaud, exposés à la plus violente trombe d'acier qui se soit jamais abattue sur un champ de bataille!

Et des corps voleront écrasés, ouverts, éparpillés dans un tourbillon de terre et de fumée âcre, et d'autres seront percés, taillés non point jusqu'à la mort immédiate, mais jusqu'aux plus extrêmes douleurs qu'auront encore la gelée mordante et l'impossibilité de revenir en arrière ou d'y être transportés pour chercher des soins.

Cependant, ils s'élancent vers cette horreur, aussi vite qu'il leur est possible, zouaves et tirailleurs.

A la caserne Chevert, c'est l'obscurité, l'incertitude. Entre les bâtiments, dans les cours, plus une auto. A grand-peine, je trouve l'ambulance qui nous concerne. Un infirmier nous apprend que, des autres voitures, les unes font la navette entre ici et Baley-court, les autres sont retournées à la caserne Marceau pour le plein d'es-

sence et la relève des conducteurs. Puisque Martin roule, malgré tout, et que je ne puis le remplacer, je reste avec Tissier et l'aiderai cette nuit. Deux hommes par voiture ne seront pas de trop.

Il gèle, bien entendu, et de plus en plus fort. Mais, si le vent ne souffle plus, j'espère que le froid restera supportable. Nous avons tout de même la moustache raidie par les glaçons et les pieds transis. Nous battons la semelle sur la terre durcie et sommes bientôt plus à l'aise.

Mais les blessés n'arrivent point. A l'intérieur du long bâtiment qui sert d'ambulance, une mauvaise lanterne éclaire pauvrement le couloir où, tout à l'heure, j'ai trouvé un homme. Il m'a dit: «Cinq couchés! Tout de suite! on les prépare...»

Et il y a plus d'une demi-heure! Surmenage des médecins et des infirmiers? — Sans doute, j'ai peine à croire, toutefois, qu'un peu d'énergie et de méthode ne mettrait pas ici bien des choses au point.

Trois quarts d'heure. Une heure. Puis un ronflement d'autos. Ce sont des Panhard, Section 111. Quatorzième division. Elles arrivent du secteur Est, chargées au complet. Des blessés encore qui affluent dans cette ambulance engorgée.

Je m'approche des conducteurs:

«Eh bien!... Comment ça va-t-il, chez vous?»

— Pas fort... pas fort du tout. La saucisse, qui observait les positions a reculé ce soir de plusieurs kilomètres. Ce n'est pas bon signe. Nous avons dû quitter notre cantonnement d'Eix, sous la musique des shrapnells, bien heureux de nous en tirer sans casse. Nous avons échoué à la ferme Bellevue. Ça ne vaudra peut-être guère mieux...»

A quelques pas, le long d'un baraquement voisin, il y a des hommes et des chevaux qui grouillent dans la nuit. Je reconnais les casques et les capotes bleues de l'infanterie, des bâts et des carabines. Ce sont des mitrailleurs. Que font-ils ici?

Des renforts peut-être?

Un soldat passe:

«Quel régiment?»

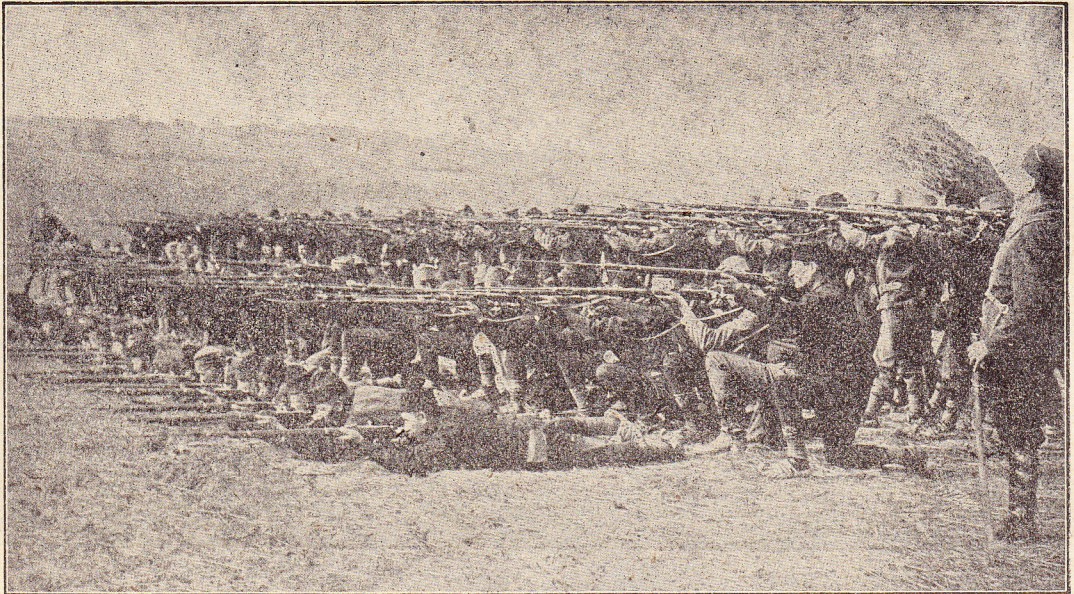
«Soixantième», répond l'homme d'une voix calme et lentement posée.

Cet accent me fait tressaillir.

«Soixantième, de Besançon?»

A voir sa tranquillité, je suis persuadé qu'il attend l'ordre de marcher au feu. Mais il en revient. Il s'explique:

«Nous arrivons de Samogneux et de Champneuville.



Exercices de tir par l'armée serbe.

Presque toutes les pièces de la compagnie sont perdues ou démolies. Et c'est arrivé sans que nous ayons même pu prendre position. Le régiment se trouvait tout seul, dans un mauvais coin. Les obus tombaient en plein sur les compagnies, de tous les côtés. Il y a eu comme une panique. Mais ça s'est vite rétabli. Les Boches n'ont pu en profiter. Et, en s'avançant, ils ont perdu beaucoup de monde. Seulement, notre colonel a été tué. Et, nous autres, il a bien fallu se replier quand on n'a plus eu de pièces.»

La confiance du mitrailleur est bien troublante et jette un triste jour sur la situation. Si le déluge d'énormes obus reste tel que les meilleures troupes ne puissent tenir, que ne peut-on redouter? Allons-nous voir fondre en quelques jours tous nos régiments d'élite et leurs débris revenir impuissants?

Allons-nous voir recommencer la foudroyante réussite des attaques à la Mackensen contre les Russes et contre les Serbes?

Les Allemands viennent de prendre l'initiative de grandes attaques en 1916. Ont-ils joué un coup de maître et vont-ils nous porter une blessure irrémédiable, le coup mortel qui amènerait une issue désastreuse de la guerre?

Là-bas, cependant, à l'est du bois de Moulainville et de Tavannes, au Nord sur les bois de Souville, à l'Ouest sur Vacherauville et la rive gauche, partout, les grands éclairs blancs et rouges continuent d'enflammer la nuit.

Et tantôt à droite, tantôt à gauche, une détonation plus forte que les autres fait sursauter et trouble les esprits. C'est le bombardement de Verdun qui continue. Les obus écrasent méthodiquement la ville.

Enfin, au bout d'une grande heure, nous pouvons embarquer cinq blessés couchés.

Dur voyage! Le plus dur que j'aie encore jamais fait. Traverser le Faubourg-Pavé et gagner la gare de Verdun, par le pont de la Galavaude, c'est l'itinéraire le plus simple. Mais, avec le bombardement qui augmente, il faut chercher autre chose. Un 380, toutes les trois ou quatre minutes, s'abat sur la ville et précisément sur les grandes voies et les carrefours. La consigne est d'éviter Verdun et de le contourner autant que possible. Consigne donnée au vol, sans aucune précision, par des chefs qui ne connaissent pas encore le pays, à des hommes qui ne le connaissent pas davantage.

Au hasard, nous suivons un chemin stratégique sur la côte de Belrupt, pour atteindre la route de Saint-Mihiel à Verdun. Or, ce chemin est à peine praticable. creusé de trous et d'ornières comme le serait une allée de forêt. Impossible d'éviter les chocs qui nous soulèvent nous-mêmes sur nos sièges. Et alors, c'est le sup-

plise trop connu de sentir la souffrance et d'entendre les cris des blessés. Malgré son courage, notre brancardier a beau se raidir : il n'en peut plus. Et, par moments, il hurle comme un enfant et frappe du poing les panneaux de la voiture qui, à l'allure même du pas, torture sa pauvre jambe.

«Et le blessé au crâne! pensé-je. Il va devenir fou. A moins qu'il ne meure. Et nous n'y pouvons rien. Ce qu'il faut, c'est arriver vite à Baleyecourt, et puis revenir, évacuer le plus grand nombre possible de blessés sur la rive gauche de la Meuse. Voilà le but! Voilà le devoir!»

Enfin nous approchons de la ville invisible. Et je comprends mieux pourquoi les Boches la bombardent plus la nuit que le jour. Ils essaient de saisir l'heure des gros ravitaillements et des convois amoncelés. Ils comptent sur l'énervernement causé par ces explosions déchirantes qu'on ne peut localiser et qui, dans l'ombre hostile, paralysent les hommes et les envoient.

C'est qu'il y a un beau tumulte, cette nuit, aux abords de Verdun! Bientôt nous nous trouvons enfermés entre deux ou trois files de camions qui se croisent sans aucune solution de continuité.

Allez donc chercher votre chemin dans ces menaçants cortèges!

Enfin, après beaucoup d'efforts, nous parvenons à nous dégager des convois. Devant nous passent des civils qui fuient le bombardement, qui fuient bien tard, les malheureux! Une pauvre femme, sans aucun bagage, traîne par la main de tout petits enfants dont les calmes yeux d'innocence font mal parmi tant d'horreurs déchaînées. Une famille de bourgeois s'en va, compassée et correcte, le mari, la femme et leur jeune fille, habillés de noir, comme pour conduire un deuil... Où vont-ils, dans la nuit, sur la neige gelée, vers des villages lointains déjà pleins de troupes, vers des gares d'où les trains ne partent même plus?

Trois autos de la section 111 surgissent devant nous. Elles sont pilotées par des conducteurs à tous crins qui connaissent bien le secteur. Elles vont à Baleyecourt, comme nous. Tissier (1) se lance à leur poursuite. Mais, beaucoup plus légères que nos américaines, ces excellentes petites Panhard filent, s'insinuent et, si l'on peut dire, filtrent au travers des pires obstacles. Et nous avons grand-peine à les suivre.

Nous marchons d'ailleurs en aveugles. Car, après quelques minutes de cette poursuite saccadée, je sens bien que j'ai perdu tout sens de l'orientation, et je me laisse

(1) Le chauffeur.



Réserve serbe.

conduire comme dans un monde fantastique. L'insomnie, les éclatements de marmites, le grondement des camions, les cris des blessés, les lueurs brusques sur la neige livide, et peut-être surtout le froid, le froid qui ne désarme pas, tout cela m'engourdit peu à peu et m'empêche d'observer les choses avec l'exacte et immédiate précision qu'il faudrait.

Nous avons tourné plusieurs fois, et nous nous sommes lancés sur un mauvais petit chemin étroit. Une vaste étendue d'inondation vaguement luisante où les explosions allument de brusques reflets rouges m'annonce la vallée de la Meuse. En avant et à droite, les sauvages éclairs de l'artillerie font surgir de la nuit les crêtes des forts de Belleville et de Saint-Michel. Entre les choses les plus proches et cet arrière-plan, la masse de la ville n'est tirée de l'ombre, ça et là, que par l'éclatement d'un obus.

Nous touchons au fleuve. Sur la Meuse, un pont étrange, peut-être assez précaire, surmonté d'un énorme échafaudage. A quelques mètres, des pompes à incendie peintes en rouge et des pompiers qui veillent.

Puis, soudain, je m'aperçois que nous grimpons sur un boulevard planté de grands arbres. Et nous sommes au pied de la citadelle. La masse confuse des vieilles murailles se détache sur le ciel noir qu'illumine de plus en plus l'orage du bombardement.

Nous tombons sur les camions aux innombrables feux. Il ne manquait plus que cela! Ceci est pour nous l'abomination de la désolation.

Ces mastodontes viennent, en effet, s'arrêter au seuil de Verdun pour y décharger les hommes et le matériel qui peuvent sauver la ville. Ils s'arrêtent en pleine route. Il le faut bien, puisqu'il n'y a ici aucun champ de garage. Puis, une fois allégés, ils virent et se rangent à droit pour retourner à Bar-le-Duc. Mais, avant de partir, ils se rassemblent, se comptent, s'attendent. Il y a des trainards et des essouffés. Il y a des blessés qu'on répare en hâte. Il y en a qui sont à bout de forces et qu'il faut jeter au fossé jusqu'au lendemain.

Ainsi la route a beau être large. Trois files de camions, roue dans roue, empêchent toute manœuvre. Impossible de passer.

Partis de la caserne Chevert à huit heures et demie, nous arrivons à Baleycourt à minuit trois quarts. Comment évacuer des milliers d'hommes en de telles conditions?

Nous, chauffeurs de «sanitaires», qui devons marcher seuls presque toujours, reconnaitre seuls nos itinéraires,

à nos risques et périls, aux risques et périls de nos blessés, nous nous sentons terriblement responsables. Et notre charge de vies est si grave que chaque heure perdue, quoique nous fassions l'impossible, nous est lourde comme un remords.

Il faut se dire, pour retrouver un peu de calme, que l'afflux des camions cette nuit est une chose indispensable, une nécessité vitale de l'armée. Avant tout, sauver Verdun!..

A Baleycourt, c'est une autre histoire. L'hôpital d'évacuation reste prévu pour un secteur calme. Deux ou trois baraques en planches, auprès de la gare, simples locaux de triage et de transit des blessés qui doivent, en principe, être emportés à bref délai par les trains sanitaires. Mais, cette nuit, les trains sanitaires n'arrivent pas. Ils n'arriveront pas du tout. Dans la journée, les Boches ont coupé la ligne de chemin de fer entre Dombasle et Aubréville. Quelques obus de marine placés en plein sur les voies, avec une précision diabolique. Le dommage est actuellement irréparable. Car le feu continue. Plus loin encore, les Islettes sont en flammes. Ici même, d'une minute à l'autre, ce peut être une épouvantable catastrophe.

En attendant, voilà toutes les communications par chemin de fer coupées, et bien coupées, entre Verdun et le reste de la France.

Alors, je comprends davantage encore la raison de cet extraordinaire mouvement d'automobiles. A peine le coup porté, avant même que les conséquences en puissent être bien sensibles, notre état major s'apprête à la parade.

Toutefois, comme à la Marne — le service sanitaire, toujours sacrifié aux heures de fièvre, se trouve ici en plein désarroi :

«Vous avez des blessés? me dit le médecin-chef, des blessés couchés? Que voulez-vous que j'en fasse, mon pauvre ami? Mes baraquements sont pleins. Gardez ces hommes là dans vos voitures

— Mais il faut que nous retournions là-bas, monsieur le médecin-chef. Il le faut absolument. Cela presse. C'est très urgent.

— Allons!.. vous ne pouvez pourtant pas coucher ces hommes sur la neige.. Puisque je vous dis que mes baraquements sont bondés!.. J'attends d'autres autos, des camions, tout ce qu'on m'enverra pour me débarrasser. Ils arriveront peut-être bientôt. Alors, j'expédierai



Manifestations à Athènes en faveur de Venizelos.

du monde sur l'Argonne, sur Bar-le-Duc, je ferai de la place.»

Il faut céder à l'évidence. Nous rangeons notre voiture auprès de quelques autres, venues ici avant nous et qui attendent comme nous. Bientôt il en arrive encore, des sanitaires. Il en arrive de sept ou huit sections différentes. Une longue file d'autos à croix rouge s'étend jusqu'aux maisons du hameau de Baleycourt.

Cependant, autour des voitures, autour des baraquements, les blessés légers ou soi-disant tels, — ceux qu'on a envoyés à pied, faute de voitures, — s'accumulent et piétinent sur la neige.

Comment certains d'entre eux, qui la jambe traversée d'une balle et clopinant avec l'appui d'un bâton, qui la main ou l'épaule à demi arrachée, tous brûlés de fièvre et mordus par le gel, comment ont-ils pu franchir quinze kilomètres par ce froid, sur cette route hérissée d'obstacles?

Nos blessés à nous gémissent.

«Alors! dis, vieux, demande l'un, qu'est-ce qu'on fait ici? On ne descend pas?

— Tout à l'heure. On vous laisse là un moment pour que vous n'ayiez pas trop froid.

— C'est qu'on n'a guère chaud ici, tu sais!

— Ah! je m'en doute bien! Mais vous serez toujours mieux que dehors.»

Je ne sais plus que dire et la plate banalité des seules consolations que j'arrive à trouver me semble horrible.

J'ai la tête brisée, d'ailleurs, les yeux brûlés, la conscience obscurcie par la fatigue, puis brusquement réveillée, par sursauts.

Dans la nuit, le fracas de la bataille continue. A quelques centaines de mètres, sur la grand-route de Bar à Verdun, c'est le roulement sourd, ininterrompu des camions qui défilent toujours, dans les deux sens. A intervalles réguliers, de vingt mètres en vingt mètres, les phares projettent sur la neige et les ombres mouvantes un faisceau de blanche lumière.

Il y a ici des soldats de toutes les armes et de douze

régiments pour le moins. Tous ces hommes sont très singulièrement excités et beaucoup plus loquaces qu'il n'arrive d'ordinaire dans les réunions de blessés. Ils se retrouvent, de compagnie à compagnie, se questionnent sur le sort d'autres camarades, s'étonnent d'avoir échappé à la mort qu'ils ont évidemment tous vue de près avec une formidable intensité.

Et pour tous, il y a dans ces combats devant Verdun quelque chose d'inexplicable et de vraiment stupéfiant. Combien s'accordent à reconnaître que, bien qu'en première ligne depuis quatre jours, ils n'ont pas distingué un seul ennemi!...

« On devenait fou... On prenait des marmites et des marmites. Et on ne voyait rien! »

D'autres ont bien vu des Boches. Mais quelle impression de cauchemar! Ces Boches arrivaient comme en se promenant, sans tirer, avec de grands brassards blancs sur les bras...

« Alors, il restait si peu d'hommes... On ne recevait pas d'ordres. On n'osait pas tirer non plus, pour pas se faire bousiller. Et soudain, les Boches devenaient légion. Derrière nous comme devant nous ils grouillaient dans la nuit sans se presser.

— On se débattait si on pouvait. Les groupes qui restaient assez nombreux faisaient des feux de salve. Il tombait des tas de Boches. Les autres fichaient le camp. Il y en avait qui tournaient en rond. C'était la pagaille aussi bien chez eux que chez nous. Seulement ils étaient plus nombreux que nous. Il leur arrivait toujours des renforts.

Les zouaves auraient cruellement souffert déjà. Les Boches seraient arrivés sur eux, sans qu'ils les reconnussent, vêtus de capotes moutarde et de casques kakis tout à fait semblables à ceux des troupes algériennes. Ainsi passaient-ils tranquillement parmi les zouaves et les enveloppaient-ils avant que la ruse pût être éventée...

Tous ces pauvres blessés grelottent et piétinent au froid, comme un troupeau abandonné. De temps en temps, les plus hardis grimpent les marches conduisant



Dans les montagnes monténégrines.

à la porte d'un grand pavillon de bois très éclairé et très chauffé. C'est là qu'une importante escouade de secrétaires accumule des écritures.

Or, dans ce pavillon, il y a de la place. Avec de la bonne volonté, en se serrant, on pourrait y caser un tiers de ces malheureux, davantage peut-être. Mais il y a la consigne : les secrétaires ne consentent pas même à ouvrir la porte de leur habitacle.

Alors s'élève une voix de Parisien :

« Eh là !... les embusqués ! Si des fois on pourrait entrer près de vous ? »

Mais aussitôt, de toute la masse des blessés, monte un murmure de protestation et, n'ayant trouvé aucun écho, — bien au contraire, — le loustic doit « la fermer ».

Comme une telle attitude est généreuse et gentille ! Et dire que les secrétaires ne semblent pas l'avoir comprise.

Une heure du matin. Deux heures. Deux heures et demie. Nous sommes toujours là. Sous nos yeux, toujours les mêmes choses douloureuses.

Certainement, là haut, sur les côtes, les Boches attaquent plus que jamais. Ils attaquent avec frénésie. Peut-être sont-ils en train de passer ?

Les renforts d'artillerie sont encore à venir. Et, comme troupes fraîches, il n'y a plus que les restes de la 14e division et notre pauvre 37e qui, nous ne le savons que trop, se fait hacher. Ce tir sur Verdun n'est plus un tir d'intimidation : il ressemble maintenant à un tir d'efficacité visant les ponts et les carrefours. Faut-il s'attendre au tir de barrage qui couperait la retraite des régiments engagés et empêcherait les renforts de passer la Meuse ?

Enfin, des camions arrivent qui, par petites fournées, embarquant la troupe des blessés légers. Enfin ! Ceux-là vont s'en aller bien loin des horreurs et, dans quelques heures, trouver un bon abri. Voici des Anglais qui, à leur tour, viennent à la rescousse et chargent les blessés graves.

Il était temps ! Car, d'autre part, les sanitaires du front continuent d'affluer. Et on commençait à ne plus savoir où ranger ces voitures pleines de blessés. Tous les chauffeurs sont excédés et fiévreux. Il n'est bruit que d'aventures tragiques : autos percées par les obus, renversées, conducteurs tués ou blessés. Et tant de calamités et de fatigues pour obtenir un si faible rendement ! Car les routes ne sont toujours qu'à peine praticables. Pour un blessé qu'on arrache à la zone mortelle, quatre ou cinq restent encore en souffrance !..

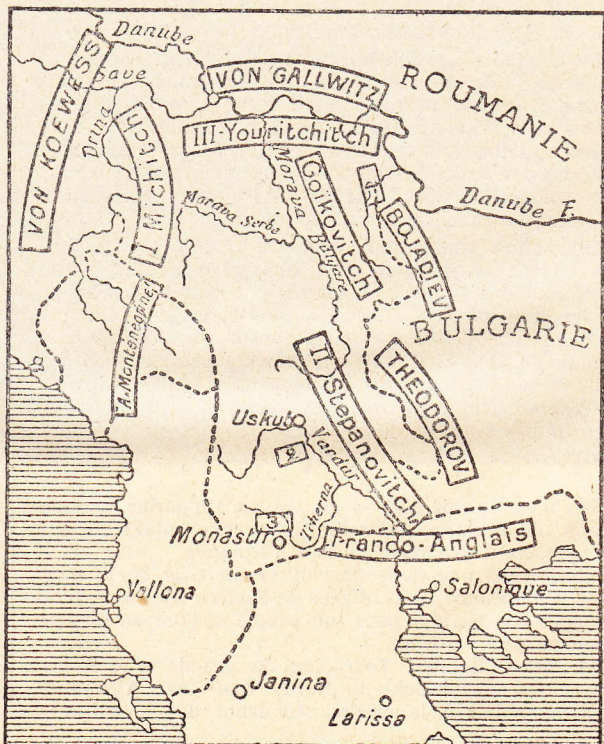
A trois heures du matin seulement nous avons réussi à décharger nos blessés et à les abriter. Ils dormaient dans la voiture et déclaraient ne plus trop souffrir, même le lieutenant blessé à la tête dont le délire semblait calmé. Et nous sommes partis sur une impression un peu consolante. »

Pendant cinq heures les rangées d'autos se croisent sans une minute d'arrêt.

A trois kilomètres de la ville la violence du bombardement est effroyable.

C'est comme si les explosions roulaient les unes au-dessus des autres. Le sifflement des obus de 130 et de 150 déchire l'air.

\*\*\*



Carte des opérations militaires en Serbie en 1915.



Le Roi Nicolas de Monténégro.

Si l'attaque des Allemands fut foudroyante, il se produisit du côté des Français des actes héroïques.

Le 25 février un caporal et un soldat virent approcher une section ennemie qui faisait usage de liquides inflammables ; les deux hommes attendirent intrépidement l'occasion favorable et se jetèrent sur la section qu'ils refoulèrent à l'aide de grenades à main.

Le village de Beaumont avait été entièrement détruit par le bombardement ; seul l'abri du colonel Bonvielle avait été épargné ; là le colonel avec quelques officiers et soldats résistèrent jusqu'au bout et tirèrent sur l'ennemi, qui pénétrait dans le village. Les Allemands mirent le feu au poste en y jetant des bombes incendiaires, après quoi le colonel et sa petite troupe se fraya un chemin à travers les lignes allemandes sous une grêle de balles et se replia sur Samogneux.

Le 24 février la compagnie du capitaine Meurtel fut attaquée entre le bois des Fosses et le bois de Chaume par un ennemi supérieur en nombre.

Le capitaine se défendit avec la dernière énergie et continua à occuper le poste avec sa compagnie, mais quand il se vit presque complètement encerclé, il cria : « Mes amis, vous avez fait votre devoir, repliez-vous ».

Le capitaine resta seul dans la tranchée, préférant mourir que d'abandonner le poste qui lui avait été confié. Les soldats le virent encore tandis qu'il continuait à défendre la tranchée le fusil à la main.

Une autre compagnie du même régiment avait déjà perdu tous ses officiers, mais malgré cela, elle résista pendant trois jours aux assauts les plus acharnés, au bombardement de l'artillerie lourde et au jet de liquides enflammés ; elle exécuta même encore une charge à la baïonnette et réussit à reprendre temporairement les positions perdues. Lorsque la compagnie reçut l'ordre de se retirer, elle emporta tous ses blessés en contenant l'ennemi.

\* \* \*

On n'en finirait plus si on voulait rapporter tous les traits de vaillance qui marquèrent cette bataille et qui contribuèrent à arrêter la ruée allemande.

C'est ainsi que nous parvint la nouvelle de la mort de César Crombé, sous officier de l'armée française, tombé pour son pays et pour son peuple et pour sa contrée occupée par l'ennemi.

Ce brave habitait Tourcoing, la grande ville industrielle du département du Nord, que les Allemands avaient réduit à la misère. Au début des hostilités il

confia sa femme et ses trois enfants à son beau-père, M. Malotaux, un Hollandais. C'est en Hollande que vint au monde son quatrième enfant, qu'il ne devait malheureusement jamais voir.

J'ai regardé bien souvent ces enfants et lorsque je lus dans les lettres du père le récit de la bataille meurtrière d'Arras, mon cœur se serra.

Et cependant ces lettres respiraient une belle confiance : confiance dans la victoire, et espoir d'un retour prochain. Cet esprit militaire se distinguait par des sentiments aussi délicats que profonds envers sa femme et ses enfants.



Carte de la Serbie, du Monténégro et de l'Albanie.